

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Le bilan des auteurs

Daniel Sernine

Volume 12, numéro 2, automne 1989

Les années '80 : petit bilan de la dernière décennie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12470ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sernine, D. (1989). Le bilan des auteurs. *Lurelu*, 12(2), 13–14.

Les années
'80

LE BILAN DES AUTEURS

par Daniel Sernine

À l'occasion de ce numéro un peu spécial, j'ai posé les questions suivantes aux écrivains et aux écrivaines. Pour vous, qu'ont été les années 80 en littérature québécoise pour la jeunesse ? Y a-t-il eu des faits ou des tendances marquantes ? Qu'est-ce qui, à vos yeux, a caractérisé l'évolution de notre secteur dans les années 80 ?

J'ai demandé aux auteurs un bilan personnel ou global, à leur choix.



ROBERT SOULIÈRES
écrivain,
éditeur

Pour moi, les années 80 ont bien commencé. J'y suis arrivé avec un premier album *Max le magicien* et la magie fonctionne toujours puisque dix ans plus tard, et quelques livres en plus — dans les deux sens du terme — j'y suis encore.

Les années 80, dans trente ans, ce sera pour moi le « bon vieux temps », l'âge d'or de l'illustration et du texte. En effet, c'est à peine croyable le nombre de beaux albums qui ont paru au cours de cette décennie. Le début des années 80, c'est la prédominance de l'image, de l'album qui, peu à peu, s'est « malheureusement » estompée pour faire place au roman jeunesse. C'était le triomphe de l'album, c'est maintenant le triomphe de l'écriture avec une percée follement intéressante du livre-jeu.

Mais ce qui retient le plus mon attention, c'est de constater que l'on fait de moins en moins d'enfants mais qu'on leur accorde de plus en plus d'importance. Plus que jamais l'enfant est roi : livres, cinéma, télé, théâtre, etc. Notre société des années 80 s'est penchée comme jamais sur l'enfant, l'a choyé, l'a dorloté, l'a chouchouté, l'a aimé et c'est heureux. Les années 90 montrent le bout du nez. Soyons là, soyons prêts, fous et inventifs et peut-être verrons-nous le livre-clip, le vidéo-livre apparaître. L'avenir nous réserve toujours sa part d'heureuses surprises.



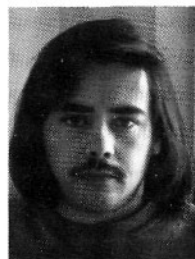
CECILE GAGNON
écrivaine

Elles ne sont pas encore finies les années 80... et je galope toujours autant. Bilan de ces dix ans : quarante-deux livres publiés, une vingtaine de textes parus dans des revues, trente-six traductions ; deux adaptations théâtrales faites par d'autres à partir de mes textes, cinq livres traduits en anglais. Ces années ont été pour moi l'occasion de m'installer dans mon métier, d'inventorier mes moyens et de les éprouver. Je sais aujourd'hui ce que je veux dire, comment m'y prendre ; je connais aussi mes limites. J'ai donc des projets pour la prochaine décennie. Pas de chômage en vue ! Et, Dieu merci ! le milieu m'offre de multiples possibilités.

Mais la chose la plus significative pour moi dans mon champ d'action, celle qui m'a appris des choses essentielles autant sur le plan professionnel que sur le plan humain, c'est le fait d'être entrée en contact lors de congrès, foires, colloques, etc. avec d'autres écrivains pour la jeunesse d'ici et d'ailleurs.

Je pense aux liens extrêmement chaleureux que j'ai tissés avec des collègues du Canada anglais, de Norvège, du Danemark, d'Islande, de France, de Belgique et d'Italie. Combien de bonnes idées sont nées de ces contacts si riches ! Nous avons souvent découvert des objectifs communs, des outils identiques — les mots — mais une façon différente d'affronter la réalité à cause

du contexte social ou même de la géographie. La fréquentation des auteurs de jeunesse étrangers a été pour moi vraiment révélatrice. Malgré tout ce qu'on peut imaginer, on se ressemble beaucoup, d'un pays à l'autre. Mêmes combats, mêmes difficultés ; mais aussi, même détermination et même désir d'exister par notre écriture malgré les mille embûches. Et le plus drôle, c'est que les auteurs étrangers m'ont révélé des choses étonnantes sur...moi ! J'accueille avec joie cette ouverture sur le monde de la création sans frontières.



DANIEL SERLINE
écrivain, directeur
de collection

Apparemment, le sujet de ce mois-ci a semblé trop vaste à la plupart des écrivains : ils se sont presque tous abstenus de monter sur la tribune de *Lurelu*, en cette occasion pourtant marquante. (Ou alors, ils étaient tous à préparer leur déménagement, comme moi au moment où j'écris ces lignes.)

Si les années 70 ont été celles de l'essor du livre québécois pour la jeunesse, les années 80 ont été celles de son développement.

Dans les années 60, lorsque j'étais enfant puis jeune adolescent, il y avait très peu de romans québécois à consommer. Je connaissais l'existence de la série Volpek d'Yves Thériault, aux éditions Lidec. J'avais reçu comme prix (eh oui, j'ai connu cette époque) un roman québécois dont j'oublie l'auteur mais non le titre, **Flamberge au vent**, que j'avais bien aimé, puis un autre à teneur historique. C'était à peu près tout (à mes yeux de jeune lecteur/consommateur).

Au milieu des années 70, alors que je faisais ma maîtrise en bibliothéconomie et m'intéressais pour la première fois à la littérature de jeunesse dans le cadre d'un cours, le choix me semblait encore assez restreint : les éditions Paulines, les éditions Fides, les éditions Héritage, l'Actuelle... Il faut dire que le centre de documentation en littérature de jeunesse, à l'École de bibliothéconomie

de l'Université de Montréal, était mal fourni en livres québécois. (Mais cela en soi est un indice révélateur.)

Maintenant, il paraît plusieurs dizaines de titres par année, il y a la notoriété grandissante de Communication-Jeunesse

et de sa Livromanie, il y a le certificat en Littérature de Jeunesse à l'UQAM, il y a les programmes de divers ministères pour introduire les écrivains eux-mêmes dans les écoles et les bibliothèques publiques (programmes qui bénéficient surtout aux auteurs pour la jeunesse, c'est indéniable)...

Si je devais citer une seule tendance des années 80, ce serait l'émergence de plusieurs collections de romans pour adolescents ou préadolescents. Les uns à la suite des autres, la plupart des éditeurs québécois ont emboîté le pas pour aller investir un secteur jusque-là dominé par l'édition européenne. Il l'est encore, mais de façon moins écrasante ; aussi convient-il de faire là-dessus un simple rapport d'étape, et non un bilan définitif.



**BERNADETTE
RENAUD**
écrivaine

Regard par-dessus l'épaule

Au début des années 80, la littérature de jeunesse québécoise sortait victorieuse d'années héroïques. De nombreuses bonnes volontés coordonnaient leurs efforts, les maisons d'édition et les collections jeunesse se multipliaient, de nouveaux auteurs se lançaient dans la mêlée, même de « vrais écrivains (pour adultes) ! » commettaient une ou deux œuvres jeunesse ! Bref, le vent était dans les voiles, il se publiait beaucoup de choses, du bon et du moins bon !

En fait, beaucoup sont venus, peu sont restés. Au milieu de la décennie 80, le grand monstre \$\$\$ s'est montré le nez, le goulot s'est resserré, l'impression couleurs est devenue de plus en plus dispendieuse, les coéditeurs ont changé le portrait de l'affaire, des éditeurs ont fermé boutique et ... plusieurs nouveaux auteurs sont disparus dans la brume.

Qu'à cela ne tienne : ceux et celles qui restent, y sont pour longtemps. Le secret ? La spécialisation du type « auteurs(es) maison », par exemple, qui écrivent en étroite collaboration avec l'éditeur. Ou encore, la polyvalence des auteurs qui élargissent leur écriture du livre aux médias de la télévision et du cinéma. Les deux options se valent et enrichissent l'écriture pour la jeunesse dans son ensemble. Dans un cas comme dans l'autre, le temps de l'amateurisme (s'il a déjà existé) est

terminé : le produit est et sera **professionnel** ou il ne survivra pas.

Le revers de la médaille de la notoriété de cette jeune littérature, c'est que le public se fie de plus en plus aux « spécialistes » : chroniqueurs, critiques et associations, oubliant que derrière les institutions il y a des individus et que ces individus ne détiennent pas « la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ». Le public se doit d'être vigilant en littérature comme dans tout autre domaine : participer activement aux décisions de ses associations, faire confiance à son jugement, oser sortir des listes toutes faites, oser lire un auteur inconnu, oser suivre ses préférences.

Si j'avais une boule de cristal, je prédirais probablement une *décennie 90 « serrée »* : des manuscrits plus que jamais triés sur le volet, des regroupements d'éditeurs peut-être, une bureaucratisation des associations, un rayonnement des œuvres sur le plan international, une accentuation de la spécialisation ou de la polyvalence et le retour de l'imaginaire sans contraintes.

Cette fois, il y aura peu d'appelés et peu d'élus !



**RAYMOND
PLANTE**
auteur

Ce petit chemin

J'avais emprunté les chemins de la télévision. Par hasard, comme on suit son nez. J'avais emprunté les chemins de la télévision parce que je voulais écrire et gagner ma vie. Et parce que la télévision était pleine de vie. Et parce que la télévision pour enfants de Radio-Canada était bourrée d'imagination. J'aimais la vie et l'imagination comme je les aime toujours aujourd'hui. Je pouvais donc écrire pour les enfants, moi qui avais été moniteur dans les parcs, enseignant, moi qui avais étudié en lettres, moi qui avais eu l'âge de raison avec la naissance de cette machine à images. Aujourd'hui encore, j'estime qu'il ne faut pas dénigrer le petit écran. Il m'a beaucoup appris quand, enfant, j'y ai suivi les aventures de mes héros préférés et quand, plus tard, j'y ai inventé plus de mille histoires. Il ne faut pas faire mal à la télévision même si elle est malade. Elle reprendra bien de la santé, un jour. Elle retrouvera bien un peu d'air. Ça finira par lui arriver puisque c'est justement ce qu'a vécu la littérature destinée à la jeunesse en ces années 80.

J'avais donc emprunté les chemins de la télé. J'avais écrit un roman pour adultes aussi. *La Débarque*. J'en préparais un autre quand, au Fureteur, la librairie de Saint-Lambert, j'ai découvert un album. *L'oiseau, le loup et le violoncelle* de Christiane Duchesne. Il était édité par une maison

d'édition que je ne connaissais pas : la courte échelle. Et la courte échelle avait pignon sur rue à Montréal. Je me suis simplement dit ceci : « On commence à faire des albums en couleurs à Montréal. » Dans le cadre de mon émission, *Une fenêtre dans ma tête*, Roger Paré réalisait des dessins magnifiques. Je lui ai proposé de faire un album. Paré est un foutu pessimiste, il ne croyait pas au projet. En tout cas, il regardait ses propres dessins avec une moue. Il répétait souvent que ça ne marcherait pas. Par chance, Bertrand Gauthier, Christiane Duchesne et moi pensions exactement le contraire. *Une fenêtre dans ma tête* a donc paru en 1978. Le deuxième tome en 1979. Ensuite, les années 80 ont fait boule de neige.

Le public des jeunes que j'ai rencontré dans près de 400 lieux différents, le dynamisme de Communication-Jeunesse que dirigeait Lucie Julien, l'éveil des enseignantes, de leurs confrères, mes enfants... tout m'a poussé au roman jeunesse... puis au roman pour adolescents. Maintenant paraît mon dix-septième livre, *Le Raisin devient banane*. Je pense qu'il est au fin bout de ce qu'on peut encore appeler un roman pour adolescents. Les années 80 m'ont beaucoup donné à écrire. Je suis particulièrement fier de trois livres : *La Machine à beauté*, qui traitait avec humour un sujet délicat ; *Le Roi de rien*, qui ressemble à la vraie vie toute ramassée dans un microcosme, et *Le Dernier des raisins*, parce qu'il ressemble à l'adolescence d'aujourd'hui et n'est pas si loin de la mienne. Pour ce qui est du *Raisin devient banane*, je l'ai encore trop près du nez.

Je crois toujours à la littérature jeunesse, comme écrivain et comme éditeur. Elle atteint maintenant l'âge de la maturité. Les œuvres devront désormais être plus fortes que jamais. Grâce aux années 80, cette littérature a fait ses classes. Tout ce que je lui souhaite maintenant, c'est de ne pas croire que les diplômes ou les prix sont le bout de tout. Il fallait commencer quelque part, c'est fait.